

JEAN PIAT

Le dîner
de Londres

Roman

Flammarion

Extrait de la publication

JEAN PIAT

Photo : Georges Helias



Après Le Parcours du combattant, La Vieille Dame de la librairie et Veille de fête, Le Dîner de Londres est le quatrième roman de Jean Piat publié chez Flammarion.

Le dîner de Londres

Deux êtres se rencontrent en 1956 à Budapest, lors de l'insurrection en Hongrie contre le régime d'alors. Ils vivent deux semaines d'amour fou, dans le danger, la violence, la ville en flammes. La vie les sépare. Puis ils se retrouvent... Et cela dure deux ans...

Le hasard les réunit vingt-cinq ans plus tard à Londres. Ils dînent ensemble. Même si le temps laisse des traces, ils ne vont plus se quitter pendant... cinq jours, entre un jeudi et un lundi d'octobre 1988.

Pendant ce dîner, ils redécouvrent leur humour, leurs agacements, leur violence, et leur tendresse aussi. Ils arrivent même à oublier leurs griefs pour laisser place à l'indulgence et au pardon. Mais des blessures sont là, néanmoins. Peuvent-elles se cicatriser totalement ?



9 782080 670410

Extrait de La publication

FF 7041-94 V

98,00 FF

LE DÎNER DE LONDRES

JEAN PIAT

**LE DÎNER
DE LONDRES**

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1994
ISBN n° : 9782081299597
Imprimé en France

Ne tenir dans la main de personne. Être l'homme de son cœur, de ses principes, de ses sentiments : c'est ce que j'ai vu de plus rare.

CHAMFORT.

Le hasard a beaucoup de pouvoir sur nous, puisque c'est par hasard que nous vivons.

PROVERBE LATIN.

A Marta Andras.

Chapitre I

*Mardi 25 octobre 1988. 19 heures.
A bord d'un avion TWA.*

Elle est très belle, cette femme blonde, assise dans cet avion.

Regard limpide, visage à l'ovale parfait. Tout en elle indique l'énergie, l'équilibre..., le charme.

D'aucuns, pour situer son âge, diraient qu'elle est *encore* très belle. Ce serait un peu mufle. Ce n'est pas notre propos.

D'autres, plus aimables, lui donneraient une « quarantaine enviable ». Ils auraient raison.

Elle vit, à bord de cet avion et très exactement à cette heure-ci, son quarante-neuvième anniversaire. Avec une émotion tout à fait particulière.

Est-ce parce qu'elle le vit seule ?

S'agit-il des vagues à l'âme de la cinquantaine proche ? Non. La raison de son tourment, c'est la lecture d'un livre.

Bien que hongroise et née à Budapest, en 1939 donc, cette femme ravissante, élégante et racée, tailleur grège, corsage de soie naturelle, ongles soignés,

coiffure impeccable, dont le visage très pur semble avoir été modelé par les vents de la Pusza, s'appelle Châtelard. Et plus précisément, Lisbeth Châtelard. Enfin..., non. En vérité, elle s'appelle... peu importe. Je vous le dirai tout à l'heure, quand cet avion aura atterri à Londres, où elle se rend. Et surtout quand elle aura achevé la lecture de ce livre qui pour le moment – c'est visible – la bouleverse.

Elle a été stupéfaite en le découvrant, il y a quelques heures à peine. Pour trois raisons.

Elle passait par hasard sur la 5^e Avenue à New York, devant la librairie française avant de regagner son hôtel et de partir pour Londres, quand son attention a été attirée par une couverture, un titre, un nom.

Le titre : *Budapest 56!*

Le nom ? Celui qu'elle avait failli porter jadis en Hongrie : CERFALVI. Mais ce qui l'avait le plus intriguée, c'était bien la couverture. Un visage y apparaissait en filigrane. Celui d'un homme qu'elle avait aimé autrefois et qu'elle avait quitté vingt-cinq ans plus tôt : Paul Cerfalvi.

C'était la première fois qu'elle entendait reparler de lui.

C'était la première fois qu'elle le revoyait.

Sans doute la photographie était-elle ancienne. Il ne semblait pas avoir tellement changé. Pour en savoir plus, elle était entrée immédiatement dans la librairie.

En feuilletant les premières pages, elle avait très vite réalisé que Paul parlait, à visage découvert, des événements qui avaient bouleversé la Hongrie en 1956 et de la part active qu'il y avait prise. Il parlait

aussi, et surtout, de la caricature du communisme à l'Est et de ses ratages.

Lisbeth Châtelard s'était demandé pourquoi ces révélations en 1988. Et pour qui.

Lisbeth Châtelard avait alors interrogé la libraire. Celle-ci ne savait rien de cet auteur totalement inconnu. Sinon qu'il avait assuré lui-même la traduction française de son livre édité en Angleterre. Lisbeth l'avait aussitôt acheté.

Dans le taxi qui l'emmenait à l'aéroport Kennedy, elle avait poursuivi fiévreusement sa lecture. Revivre ses dix-sept ans le jour de son quarante-neuvième anniversaire la déchirait et la captivait tout à la fois.

Qu'était-il devenu ce Paul Cerfalvi qu'elle avait tant aimé ? Où vivait-il ? Savait-il à quoi il s'exposait en écrivant tout cela ? Oui, sans doute. Pourquoi alors prenait-il ces risques ?

Les dernières lignes du chapitre iv qu'elle venait d'achever avant de s'embarquer la laissaient songeuse. Cette phrase surtout : « Au cours des journées tragiques de 1956, les Hongrois ont donné leur sang pour la liberté. Laquelle ? »

Pourquoi écrivait-il cela ?

« Mon Dieu... »

Dans cet avion à destination de Londres que « nous atteindrons dans sept heures et vingt minutes », a dit l'hôtesse au départ de New York, Lisbeth Châtelard vient de soupirer en posant son livre sur ses genoux.

« ... Comment avons-nous pu subir de telles atrocités ? »

Elle a besoin d'un temps de repos. Les événements qu'elle revit avec une force inouïe défilent à une telle vitesse! Paul raconte des moments très particuliers de sa jeunesse auxquels elle a été si étroitement mêlée. Elle aussi, trente-deux ans plus tôt, a connu à Budapest la tragédie de l'insurrection. Ces actes exaltants, d'espoir et de mort, furent en quelque sorte le prélude héroïque de son bref parcours avec Paul Cerfalvi. Plus tard, de 1960 à 1963, ils se prolongèrent, entre elle et lui, en trente mois de bonheur. Trente mois où, après la révolution, tout semblait aller mieux à Budapest malgré les plaies de la Hongrie. Avant que ne survienne pour elle un autre drame : Paul la trompe. Déchirure fulgurante! Un enfant est né deux ans auparavant! Elle a vécu deux ans sans rien savoir! Sans rien comprendre. Sans rien deviner! Il y avait eu, certes, des rentrées parfois tardives, des rendez-vous propices à l'éloignement, des réponses embarrassées à des questions posées. Mais elle aussi était parfois absente : sa profession l'y obligeait. Et le bonheur entre eux restait le même. « Du moins... je le croyais... je l'ai cru. » Comment avait-elle pu ne se rendre compte de rien, être aveuglée ainsi, pendant deux ans? Elle se le demande encore vingt-cinq ans plus tard. Son regard glisse à travers le hublot. Vers cet infini que la nuit commence à dévorer. C'est l'écran le plus favorable au défilé de la mémoire.

« Nous allons traverser une zone de turbulences, nous vous demandons de garder vos ceintures attachées et de ne quitter vos sièges qu'en cas d'absolue nécessité. » Lisbeth Châtelard esquisse un vague sourire au mot « turbulences ». L'annonce de l'hôtesse

semble rejoindre sa rêverie : le temps où, jeune actrice au Théâtre national de Budapest, elle jouait sous son vrai nom d'Eva Kovács! (Maintenant vous savez tout d'elle. Ou presque...)

« Mon Dieu... »

Elle en avait traversé des turbulences avec Paul!

Elle est partagée entre l'envie de lire la suite de ce livre qui retrace avec un réalisme atroce l'histoire de son pays, les désillusions de ce communiste sincère et idéaliste qu'était Paul, et le désir de s'arrêter sur un visage. Celui d'une femme qu'il vient d'évoquer dans les dernières lignes parcourues : une certaine Bet Jefraï. A quelques lettres près, c'est le nom de celle qui fut sa rivale. Elle, elle s'appelait Geoffroy. Bernadette Geoffroy – la « garce »! Les souvenirs de Lisbeth, à cet égard, sont d'une terrible précision. Tout remonte à vingt-cinq ans, certes, mais la lettre que cette Geoffroy avait osé lui écrire : « J'ai un enfant. Il a un père. J'entends garder et l'enfant et le père » était restée à jamais gravée dans sa mémoire.

« Quelle chienne... »

Un brusque écart de l'avion lui fait comprendre que la zone de turbulences est atteinte. La volonté des orages autant que le rappel des vieilles années la font tressaillir, elle aussi. Pourtant elle ne s'en inquiète guère. Elle n'a jamais eu peur en avion. Peut-être à cause d'autres peurs...

Le livre est tombé sur le plancher de l'appareil. Elle le ramasse. Le nom de Cerfalvi et le visage de Paul sur la couverture s'imposent, une fois encore, à son attention.

Tout bascule à nouveau dans sa tête comme dans

ce livre, où le violent réquisitoire du héros contre un absolutisme « qui oblige le père à dénoncer le fils » se heurte à sa défense passionnée d'un communisme mystique.

Lisbeth se hâte d'aller plus loin dans sa lecture. Peut-être y a-t-il dans les chapitres suivants des détails qui l'aideront à mieux comprendre ce qui leur est arrivé jadis à Paul et à elle. La petite histoire finit souvent par piquer davantage la curiosité que la grande. Même si pour Lisbeth les événements de 56 ont bousculé son destin – Dieu sait à quel point – et modifié sa vie.

– Madame ?

Elle se tourne vers cette voix qui interrompt sa réflexion.

– Que prendrez-vous comme boisson ? Champagne, bordeaux rouge ou... ?

Le service du dîner commence. Le steward de la classe Affaires s'est penché vers elle, depuis quelques instants déjà, et sollicite son attention pour le repas.

– Eau minérale, dit-elle en souriant. Si vous arrivez à la verser...

– Sans difficulté, madame, répond-il avec le même sourire. Les orages sont loin. La tourmente est passée.

Elle lui rétorquerait volontiers qu'en elle tourmentes et orages se sont au contraire brutalement réveillés, mais Lisbeth Châtelard n'est pas portée aux confidences. Et sa solitude sentimentale a renforcé ce trait de caractère.

Avant d'être encastrée dans son siège par la tablette du dîner, tel un bébé sur sa chaise haute, elle a encore le temps de lire les lignes très tendres que

Paul consacre à son frère, Árpád. Le gentil Árpád si abominablement torturé *avant* l'insurrection de 56, comme l'est le héros du livre, *après*. Contraint de rester debout pendant sept jours et sept nuits sur des pieds qu'on a écrasés, réduits en bouillie à coups de matraque et de gourdin! « Au nom de quelle éthique a-t-on pu martyriser ainsi de tels hommes? » se demande Lisbeth. Communistes loyaux et purs, on les a accusés d'être au service de l'« impérialisme américain » ou du « titisme déviationniste ». On les a avilis pour le leur faire avouer au nom d'une justice asservie à l'idéologie dominante. Árpád? Il pourrait lui aussi avoir écrit ce livre impitoyable qui montre tout d'une insurrection vouée dès le début à l'écrasement – ce qu'ils ignoraient alors – et qui dénonce un régime de terreur dont elle n'a jamais soupçonné à ce point l'ignominie.

Il faisait si beau en ce 23 octobre 1956, premier jour d'une émeute que trop d'années noires et d'impostures avaient rendue logique. Il faisait beau et elle venait juste d'avoir dix-sept ans. Elle ne pouvait pas encore savoir que devant elle s'ouvraient les portes de l'enfer.

« Mon Dieu... »

Tout en mangeant le premier plat du dîner, Lisbeth laisse flotter sa pensée vers Budapest...

Dans le cortège un peu fou qui descendait ce jour-là, sous le soleil, vers le Danube et le Parlement, s'affirmait, immense, une jeune espérance. Celle de ces milliers d'hommes et de femmes, de garçons et de filles, étudiants, ouvriers qui marchaient côte à côte en portant les drapeaux de leur patrie hongroise : drapeaux sans faucille, ni marteau, ni étoile

rouge, emblèmes détestés qu'ils venaient d'arracher ou de découper à coups de rasoirs et de ciseaux!

Et tous, ils chantaient! Progressant comme un fleuve entre ses rives, vers la liberté escomptée.

Sur des banderoles et des calicots peints à la hâte, on pouvait lire l'éternelle volonté des peuples asservis, l'éternel espoir de toutes les jeunesses de la terre.

« Hongrois, levez-vous! »

« Les Russes en Russie. »

« Demain nous retournerons le monde. »

Et Lisbeth chantait et riait avec eux.

Tout avait commencé deux ou trois semaines auparavant, quand, mêlée à la foule, elle avait assisté avec quelques copains du Conservatoire, au cimetière de Kerepesi, à une extraordinaire cérémonie : les funérailles solennelles de quatre hommes, morts sept années plus tôt! Ces hommes, dont un ministre, celui des Affaires étrangères de l'époque, László Rajk, on les avait pendus en 1949! Et on les réhabilitait, en ce 6 octobre 1956! Devant plus de deux cent mille Hongrois et Hongroises, de tous âges et de toutes conditions. Sous le vent qui hurlait entre les tombes et la pluie qui cinglait furieusement une foule silencieuse au visage de pierre, Geza Marich, son professeur au Conservatoire, avait montré à Lisbeth un petit garçon de huit ans, en culottes courtes, au nez retroussé, les cheveux impeccablement peignés, grave et figé, les bras le long du corps comme au garde-à-vous dans un costume sombre, le regard droit quoique un peu absent. Et derrière lui, les mains posées sur ses épaules, une femme, grande, brune, vêtue de noir, les traits durcis par l'émotion et le chagrin. C'étaient le fils et la femme de ce László

Rajk, qu'on avait humilié et détruit jour après jour, sept ans plus tôt. Lui arrachant les ongles, lui brisant les mains et les dents, allant même jusqu'à uriner dans sa bouche pour lui faire avouer son appartenance au « révisionnisme », à l'« impérialisme »! En l'accusant également d'être un mouchard, un espion à la solde de l'Amérique! Ce que, dégradé, anéanti et vaincu, il avait fini par reconnaître, pour sauver la vie de cette femme et de cet enfant raidis devant son cercueil. Le procès truqué, les aveux extorqués qu'on fait ensuite réciter comme une leçon bien apprise, tout cela Lisbeth vient de le revivre dans ce *Budapest 56*, écrit en 1988, par l'homme qu'elle va rencontrer dans moins de trois semaines au cœur de cette même foule qui marche vers la liberté.

Elle avait pleuré au cimetière de Kerepesi, cette jeune Lisbeth qui s'appelait Eva mais pas encore Cerfalvi, ni Châtelard, elle avait pleuré en regardant les quatre cercueils alignés devant des soldats et un gouvernement qui rendaient aux hommes leur honneur mais ne leur rendraient pas la vie! Dix-sept jours après, Lisbeth, qui n'avait jamais eu la moindre opinion politique, descendait elle aussi vers le Danube!

Elle avait alors laissé éclater sa joie comme cent mille des siens en écoutant chanter, par toutes ces poitrines offertes, l'hymne national hongrois, qui bientôt serait interdit, et le chant de Kossuth et *L'Internationale* et *La Marseillaise*! Avec eux, dans l'ivresse d'une liberté un instant reconquise, elle avait hurlé frénétiquement en entendant déclamer, comme jamais, par un de ses acteurs favoris du

Théâtre national où elle espérait bien jouer un jour, des vers écrits par Petöfi, lors de la révolte de 1848 contre l'Autriche :

*Sur Dieu, nous le jurons,
Esclaves, plus jamais ne serons!*

Après tant d'années, dans cet avion qui l'emporte vers Londres, son visage s'éclaire au souvenir d'une telle foi et des mots lancés avec une force inouïe par un acteur adossé à la statue du poète!

– Imre Sinkovits!

Le nom a jailli de sa bouche comme les vers héroïques. Elle s'en excuse aussitôt auprès de son voisin de siège qui vient de sursauter, un peu ahuri, et qui répond à sa grâce par un borborygme confus qu'elle peut prendre à la rigueur pour un pardon.

Dans le désordre de sa rêverie, elle revoit aussi les cent mille journaux enflammés illuminant la place du Parlement de Budapest comme autant de torches menaçantes, après que le ministre de l'Intérieur, Piros, eut ordonné de plonger la ville dans le noir absolu. « Afin de préserver l'ordre public », a proclamé la radio!

Elle essuie une larme furtive. Et pourtant, contrepoint insolite, tout en elle sourit à ces journées d'octobre, malgré les drames, la mort et l'horreur. Lisbeth sourit à ses dix-sept ans. A cet âge si simple où elle portait une part de l'espérance de la foule immense qui attendait tout de son prodigieux sursaut!

Elle sourit, peut-être à ce lendemain d'émeute. Parce que, ce jour-là, elle va rencontrer pour la pre-

Imprimé en France
Dépôt légal : avril 1994
N° d'édition : 15192 – N° d'impression : 26737